

Une MUSIQUE de l'absurde et de l'indicible

Elie Duprey

Étudiant à Sciences Po

André Schwarz-Bart, *L'Etoile du matin*
Le Seuil, 2009.

« **L**e martyr d'un homme ou l'humiliation d'un peuple sont des phrases musicales qui se déroulent sur une certaine portée que l'on appelle destin, mais que l'on pourrait appeler clé de fa, de sol, de mi bémol majeur. Tout est musique, même l'innommé, même l'innommable. » Même la littérature. La publication à titre posthume de *L'Etoile du Matin* d'André Schwarz-Bart marque l'aboutissement d'une quête commencée cinquante ans auparavant avec *Le Dernier des Justes*, celle d'écrire cette musique de l'indicible. *Le Dernier des Justes* posait le constat de la mort du judaïsme européen dans les crématoires, et tout le projet de Schwarz-Bart était de le faire revivre pour lui rendre hommage le temps d'un roman où se mêlaient légendes hassidiques, contes yiddish et questionnement métaphysique. « *Et loué. Auschwitz. Soit. Majdanek. L'Éternel. Treblinka. Et loué. Buchenwald. Soit. Mauthausen. L'Éternel. Belzec. Et loué...* ». Par ce Kaddish accusateur qui conclut son premier chef-d'œuvre, Schwarz-Bart posait l'éternelle et insolvable question de l'absence de Dieu face à l'omniprésence du Mal.

L'Etoile du Matin se termine aussi sur un Kaddish, mais un Kaddish apaisé cette fois, que Haïm, héros du roman qui survit à la Shoah par balle, au ghetto de Varsovie et à Auschwitz prononce lorsqu'il retourne au camp devenu musée, plus de trente ans après en être sorti. Car l'enjeu de *L'Etoile du Matin* n'est plus

le silence coupable de Dieu. Au contraire, Schwarz-Bart écrit : « *Le Kaddish lui-même n'est pas une réconciliation avec Dieu, mais une soumission, une réconciliation avec l'idée que le peuple juif se fait de Dieu, idée sans laquelle le peuple juif n'est plus, est condamné. Dieu, le véritable Dieu n'intéresse pas Haïm ; ce qui intéresse Haïm c'est un Dieu inventé par le peuple juif ; et peut être, à force de l'inventer, Dieu deviendra-t-il réel, ce Dieu-là.* » Bien plutôt, la question fondamentale qui sous-tend tout le roman est celle de l'absurdité. Absurdité de la survie, tout d'abord, car là où Ernie Lévi mourrait mille fois de la mort de tous les Justes qui l'avaient précédé, Haïm, lui, survit. Il survit à ses parents et à son frère aîné, morts dans une fosse prêt de son *shtetel* de Podhoretz ; il survit à ses frères cadets, dont il a la garde et qui meurent du typhus dans le ghetto de Varsovie ; enfin, il survit à Auschwitz. L'absurdité même de sa survie hante Haïm : « *Et comme son regard se portait vers la terre fraîche, Haïm Lebke sut qu'aussi longtemps qu'il vivrait, il regretterait de ne pas se trouver parmi ceux qui dormaient là-dessous, à jamais délivrés du fardeau de la vie.* »

Schwarz-Bart va même plus loin, jusqu'à soulever la question de la vanité, de l'absurdité de la mémoire. Se faisant prophète, il parle de l'an 3000, où l'Histoire de la Terre détruite, et notamment l'histoire du « *grand massacre* » du xx^e siècle est redécouverte par une historienne extraterrestre et immortelle, Linemarie, double littéraire de Simone Schwarz-Bart. « *Avec le temps, une dérive sémantique avait atteint les mots qui signifiaient le massacre [...]. Les habitants des étoiles disaient, par exemple, pour marquer l'idée d'un comble, d'une intensité particulière : un Auschwitz de douceur, un Treblinka d'allégresse* ». Ce recul que Schwarz-Bart nous fait prendre sur la Shoah nous force à questionner les limites du devoir de mémoire. Le but de l'écrivain n'est pas d'œuvrer pour le « plus jamais ça ». Plus modeste, il déclare « *Je ne prétends pas écrire le martyrologe du peuple juif, ni son épopée : je veux simplement rendre hommage aux miens* ».

« *Ainsi donc, cette histoire ne s'achèvera pas sur quelque tombe à visiter en souvenir. Car la fumée qui sort des crématoires obéit tout comme une autre aux lois physiques : les particules s'assemblent et se dispersent au vent qui les pousse. Le seul pèlerinage serait, estimable lecteur, de regarder parfois un ciel d'orage avec mélancolie* ». Ce regard mélancolique, André Schwarz-Bart avait tenté de nous le faire porter à travers l'écriture du *Dernier des Justes*. Néanmoins, cette quête pouvait-elle avoir une fin ? « *Toute finition est trahison, haute trahison.* » La tradition juive veut que l'on meure deux fois. La première correspond à la mort physique ; la seconde survient lorsqu'il n'y a plus personne pour se souvenir de nous. Comment dès lors se résoudre à apposer le terme fin à une œuvre qui retarde cette seconde mort ? Schwarz-Bart achève *L'Etoile du matin* par une réflexion sur sa propre œuvre, en évoquant « *l'étrange folie de cet homme qui avait consacré sa vie à rem-*

plier ces milliers de feuillets de son écriture, sans jamais pouvoir écrire le mot "Fin" ». Car en effet, tel Haïm se tenant sur la fosse où gît toute « la sainte communauté de Podhoretz » et ne parvenant pas à prononcer les paroles qui concluent le Kaddish, André Schwarz-Bart ne pouvait se résoudre à mettre une fin à l'écriture qui le rattachait à ses morts. Parlant de l'écriture et de sa finalité, Elie Wiesel écrit : « Pour moi, l'écriture serait plutôt une Matzeva, une pierre tombale invisible érigée à la mémoire des morts sans sépulture. » L'œuvre toute entière d'André Schwarz-Bart apparaît dès lors comme la tentative infinie, inachevée car inachevable, de rendre leur humanité à ceux qui se la sont vu arrachée par ce que Primo Levi nomme « l'inhumanité de la mort anonyme ».

« Il faut imaginer Sisyphe heureux » nous dit Camus. Et si parfois, « le cœur veut crever de chagrin », de la même manière, Schwarz-Bart veut imaginer, à la fin du roman, son héros heureux, allongé aux côtés de sa compagne enceinte, regardant « le ciel d'Auschwitz, inaltéré, inaltérable, comme au premier jour de la Création » et y voyant « une première étoile du matin ».